

15. Avril 1785.

555

„ Rome elle-même anéantie par les Barbares, ont moins cédé à des forces étrangères, qu'à leur affoiblissement intérieur. „

On

l'histoire de toutes les nations les grandes défaites ne font-elles pas l'époque de leur décadence ? La bataille de Rocroi p. ex. n'a-t-elle pas fixé, pour ainsi dire, le terme de la puissance espagnole. La France a-t-elle vu sa marine reprendre la supériorité qu'elle avoit avant le combat de la Hogue ; & après la bataille de Hochsted, ses armées de terre ont-elles repoussé comme autrefois celles de l'Europe réunie ? Le royaume de Hongrie se perdit, pour ainsi dire, dans les plaines de Mohács. La bataille de Leipsig termina la longue chaîne des victoires de Ferdinand II. La puissance suédoise fut anéantie à Pultava. Celle des Turcs s'ébranla au siège de Vienne & ne s'est pas raffermie depuis. Oui, il y a des défaites qui peuvent être considérées comme le *non plus outre* de la gloire des nations. Hannibal avoit raison de s'écrier après la victoire du consul Neron :

*Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos. Occidit, occidit
Spes omnis & fortuna nostri
Nominis.*

Il y a cependant ici un moyen de conciliation. Non-seulement les causes de ces grands revers qui secouent les Etats, mais encore l'impossibilité de les réparer, germent dans une dégradation sourde & lente, qui prépare la ruine de loin ; dans des maladies politiques auxquelles, lorsqu'elles sont invétérées, il n'y a plus de remède ; dans des défauts de gouvernement ou de caractère national, dont les effets funestes vont toujours croissant, en raison directe de l'étendue & de la durée des empires. — Vues de la Providence dans ces révolutions, 15 Nov. 1784, p. 430.

Q 3